
Des conséquences de la guerre sur le savoir érudit

Consequences of the War on Scholarly Knowledge

Thorstein Veblen

Traducteur : Dimitri della Faille



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/605>

DOI : 10.4000/interventionseconomiques.605

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Thorstein Veblen, « Des conséquences de la guerre sur le savoir érudit », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 36 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2007, consulté le 30 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/605> ; DOI : 10.4000/interventionseconomiques.605

Ce document a été généré automatiquement le 30 mai 2019.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Des conséquences de la guerre sur le savoir érudit

Consequences of the War on Scholarly Knowledge

Thorstein Veblen

Traduction : Dimitri della Faille

NOTE DE L'ÉDITEUR

Texte original anglais: Veblen, Thorstein B., « The War and Higher Learning ». *The Dial*, vol. LXV, July 18, 1918.

- 1 L'état actuel de la technologie disponible à la société¹, c'est-à-dire son industrie, doit son assise et sa croissance à la volonté de déconsidérer les démarcations nationales que représentent les frontières. Le savoir industriel constitue le fondement matériel de la civilisation moderne et tend vers l'internationalisation. Il est devenu commun à toutes les nations civilisées. Cependant, il faut garder à l'esprit que ces technologies modernes continueront nécessairement, ainsi qu'elles l'ont toujours fait, à employer les ressources mondiales lorsqu'elles auront besoin de facteurs de production ou de matières premières et ce, sans égard aux frontières nationales. C'est à ce point vrai que les politiciens ne mettent délibérément aucune entrave aux mouvements de ces facteurs de production et de ces matières premières. Du point de vue de l'industrie, les frontières nationales ne sont rien d'autre qu'un obstacle, plus ou moins réel, à l'efficacité du système industriel. Mais dans ce domaine, toujours, des hommes continuent d'affirmer - cela implique bien sûr que les hommes d'État peu visionnaires et les hommes d'affaires soient doués de la capacité de débattre - que c'est dans l'intérêt du secteur industriel d'une nation de s'assurer que l'industrie nationale profite pleinement de la liberté de mouvement que le système industriel moderne présuppose comme condition essentielle à son bon fonctionnement. Les hommes sont toujours enfermés dans ces anciens schémas que sont la jalousie internationale et les animosités patriotiques². Par ailleurs, dans le champ connexe de la connaissance scientifique, il est reconnu, très largement, que les limitations

imposées par le politique n'ont pas lieu d'être, et qu'elles n'ont en fait aucun sens. Il est présupposé que la science et les activités qui en découlent devraient être libres de toutes les contraintes de ce type. L'enjeu ici est « l'augmentation et la diffusion de la connaissance auprès des hommes ³ » et non seulement auprès des citoyens ou des sujets d'une seule nation. C'est tellement vrai qu'aucun politicien ne défendrait un embargo sur la connaissance en contraignant celle-ci aux frontières nationales, ni même ne ferait la promotion d'une barrière douanière qui servirait de palissade érigée contre des tentatives de la part de *lumières étrangères* ⁴ de s'infiltrer de manière insidieuse sur un territoire national. Si l'homme d'État n'agit pas de la sorte c'est apparemment parce qu'il n'y a ici aucun enjeu commercial le portant à penser qu'une telle chose soit nécessaire. De plus, la diffusion internationale de la connaissance procède de manière subtile et imprévisible, de sorte que toute tentative de confinement rendrait perplexe. Il se peut pourtant, que certains hommes d'État nationalistes aient, d'une manière indirecte, contribué à créer des obstacles au déplacement de la connaissance par delà les frontières nationales. Ils ont par exemple pensé à imposer des barrières tarifaires sur les livres ou sur d'autres équipements utilisés à des fins scientifiques, savantes ou d'enseignement. Il nous faut constater qu'il existe encore des mesures restrictives empêchant les étrangers de communiquer quelque savoir que ce soit à la jeunesse de notre pays. Dans tous les cas de ces obstructions mesquines, on peut y déceler, si l'on s'y attarde, des intérêts commerciaux qui bénéficient dès lors de ces mesures contraignantes. Malgré tout, ces tentatives de retarder le développement de la connaissance sont bien insignifiantes et négligeables, si on les compare aux contraintes innombrables et complexes que subissent les échanges industriels sous la forme des frontières nationales. Heureusement, il n'est pas nécessaire entre hommes civilisés de débattre pour se mettre d'accord sur le fait que la diffusion de la connaissance devrait être commune et ouverte à toutes les nations civilisées. Celle-ci fonctionne en terrain neutre, peu importe les ambitions et les intrigues nationales. Ainsi, aucune nation ne perd quoi que ce soit à coopérer librement avec ses voisins. Toutes les nations ne peuvent que profiter de la mise en commun de leurs intérêts. Heureusement, cette entreprise commune de diffusion et de recherche de la connaissance est l'effort que tous les hommes et toutes les nations considèrent comme étant la seule tâche humaine qui mérite qu'on en prenne la peine pour elle-même. Il existe un état des choses bien particulier, celui-ci ne risque pas d'être remis en question ; la masse impondérable de connaissance n'est la propriété de personne, mais elle est en même temps un bien commun à tous les peuples civilisés de l'humanité ; elle est l'atout le plus précieux du monde civilisé. C'est également la seule possession qui permet à une communauté de prétendre appartenir au cercle des peuples civilisés. Toute perte ou défaite substantielle de cette nature qui s'appelle le savoir érudit serait universellement considérée comme un des reculs les plus honteux dont ces nations puissent souffrir. Dans ce cas, il serait aussi universellement considéré qu'une perte pour un seul de ces pays soit une perte pour tous.

- 2 Simultanément, bien que ce soit nécessaire, il est malheureux que cette quête de connaissance soit toujours de nature collective ou qu'elle résulte d'un effort conjoint. Cela a en effet pour conséquence qu'aucune classe ou groupe d'intérêt qui serait investi de pouvoirs au nom de ce savoir érudit ne puisse efficacement s'adresser aux politiciens, puisque les éléments de la négociation politique ont peu à faire dans ce cas. On doit aussi tenir compte du fait que le sentiment populaire et les pressions importantes qu'il exerce peuvent temporairement détourner l'homme d'État du chemin large et sinueux qu'est la

négociation politique. En ce moment, le fardeau de la tâche pressante et les exigences matérielles associées à la conduite de la grande guerre prennent le dessus sur tout le reste, et ceci est particulièrement vrai pour les affaires les moins tangibles. Malgré tout, il apparaît – et c'est d'autant plus évident lorsqu'on s'adonne à une critique dépourvue de passion, si une telle chose est possible – que cette quête commune de connaissance, qui trouve son expression et son centre dans le savoir érudit, soit la question la plus centrale associée aux conséquences de la guerre.

- 3 Les hommes qui sont encore sincèrement intéressés par la science et l'érudition, ceux dont le travail n'est pas contraint par leur volonté de faire la guerre ni celle de prendre part à - ou de mener - des intrigues politiques, devraient éclairer l'initiative et contribuer à une action concertée. La charge qui incombe à ces gardiens du savoir érudit est simple : il faut conserver bien en main les manières de faire et les moyens de la quête de connaissance pour qu'elle soit toujours présente au moment où des conseillers plus sensés seront de retour. Les périls de la guerre causent à ces Américains, gardiens de la flamme sacrée de la quête de connaissance, l'inconfort d'une situation des moins habituelles. Ils ont été choisis, sans mérite aucun, par un jeu particulier de circonstances, afin de prendre l'initiative et de donner forme aux plans menant à la réussite de la république du savoir érudit. Leurs partenaires européens sont tombés dans un état de désorganisation et d'épuisement, tant du point de vue du personnel que de l'équipement. Cet état est tellement important que cela peut les mener à un retard significatif. Il est peut-être un peu exagéré de parler de la mise en déroute du monde européen du savoir érudit, mais il faut garder à l'esprit que les problèmes qu'il connaît actuellement ne sont pas en voie de disparaître et que d'aucune manière, la fin formelle de cette grande guerre ne mettra abruptement fin à ces revers. La communauté européenne de la science et du savoir est maintenant divisée en deux rives par une brèche importante, si profonde qu'elles ne pourront être reliées directement après la guerre. En raison de la guerre, les Américains appartiennent à cette rive qui doit fonctionner comme une moitié décimée, tandis que dans l'autre moitié, les canaux de communication sont tombés dans la décrépitude, la coordination a échoué, les unités locales sont très réduites, les travailleurs sont épuisés et l'équipement se délabre. En résumé, il y a, au mieux, une grande dépréciation. De plus, il est possible que cette situation persiste ou pis encore, qu'elle empire. Concrètement, les érudits allemands ont été et continueront d'être éprouvés – à défaut d'une expression plus forte. Ils sont dans un tel état de ruine morale que cela va, plus que probablement, les laisser dans l'incapacité de faire de la science et de continuer leur entreprise d'érudition pour une génération. Visiblement, les transformations vécues du point de vue de leur jugement et de leurs aspirations ont engendré auprès de leurs collègues d'autres nationalités une profonde méfiance quant à leurs capacités – ils ont du moins toute la méfiance qu'ils méritent. En même temps, puisque la guerre réquisitionne tous les hommes disponibles, les gens de savoir et de science, ne sont pas remplacés par une nouvelle génération et ils orientent toutes leurs énergies vers des tâches autres que celle du savoir érudit. On peut présumer que parce qu'il a été décimé, dévié ou qu'il a l'esprit d'érudition débauché – ainsi qu'à cause d'une méfiance obstinée de la part d'hommes de savoir d'autres pays – le monde du savoir érudit dans les pays germanophones est blessé, pratiquement laissé pour mort, tout espoir de reconstruction de ce monde du savoir érudit ayant disparu. Lorsque l'on évalue des événements d'une telle ampleur, il faut faire des choix. Il est clair que dans la reconstruction à venir, il est actuellement impossible d'envisager l'aide d'hommes de savoir allemands. Dans l'avenir, leur nombre sera incertain et imprécis. On peut donc

affirmer que parmi tous ceux qui se sont égarés à cause de la guerre, la communauté germanophone reste simplement la plus grande perdante. La perte encourue par la communauté allemande du monde du savoir érudit est un préjudice évident pour l'ensemble de la république du savoir érudit.

- 4 Quant aux autres Européens, bien que leur situation soit moins déplorable que celle des Allemands, ils sont eux aussi victimes d'une réduction de leurs forces, d'un délabrement de leur esprit et d'un appauvrissement de leurs moyens matériels. Les Américains par contre, ont été moins exposés à la désorganisation provoquée par les conséquences de la guerre ; ils sont toujours en possession des moyens matériels indispensables à l'organisation et à l'exercice de recherches scientifiques et savantes sous le fonctionnement de la science moderne. Ainsi, les Américains se retrouvent dans une position privilégiée pour jouer un rôle particulier dans la conservation et la reconstruction d'une entreprise mondiale et conjointe de science et de savoir.
- 5 C'est parce qu'elle est nécessaire dans l'intérêt de la communauté internationale, qu'une telle initiative se retrouve entre les mains des hommes de savoir américains. C'est seulement par une action conjointe, désintéressée et impartiale sur le plan international que les Américains pourront assumer la tâche qui leur est confiée. Il devient pour eux, en ces temps d'évènements cruciaux touchant l'érudition, essentiel que dans un esprit de partenariat et d'effacement de soi, ils affectent sans réserve les moyens qu'ils possèdent déjà ou qu'ils sont en mesure d'obtenir. Ils ne pourront participer efficacement à une entreprise commune d'une telle envergure que s'ils sont motivés par un esprit de partenariat et d'effacement de soi. Il est raisonnable de penser que les premières initiatives à cette fin devraient avoir lieu auprès de toutes ces écoles américaines qui prétendent développer la connaissance dans l'esprit d'une « maison ouverte ». Librement et impartialement, ils devraient accorder sans condition, gratuitement et sans égard à la nationalité, des privilèges de protection et d'hospitalité à tous ceux qui viennent chercher une opportunité de travail comme enseignants ou étudiants et ce, s'ils font la preuve de leur aptitude à mener une telle activité. Il devrait être de rigueur, surtout parce qu'actuellement le jugement risque d'être biaisé et que différentes pressions prévalent, de donner cette réelle opportunité à tous ceux qui sont enclins à poursuivre les idéaux de la connaissance.
- 6 Une seconde étape est nécessaire, et elle a lieu à un niveau différent de la première ; il s'agit d'une coordination et d'une coalition entre ces écoles américaines. En effet, une coordination et une participation de tous à une telle tâche est aussi nécessaire sur d'autres plans, tel celui de l'économie – mis à part l'argument que ce secteur recherche un environnement ouvert pour se développer comme nous l'avons indiqué plus haut. Il est bien connu, bien que cela soit de temps en temps nié de manière plus ou moins ingénieuse, que les écoles américaines offrant des diplômes collégiaux ou universitaires se concurrencent entre elles sur le marché de l'érudition. En effet, il faut admettre franchement qu'elles semblent, avant tout, être concernées à la fois par le marché compétitif des inscriptions d'étudiants et de la création d'associations d'anciens, et par le marché de l'immobilier et des dons de fondations. Cette compétition mène à une multiplication importante du personnel et de l'équipement et, plus particulièrement, à la multiplication des enseignements offerts par des écoles rivales ainsi qu'aux efforts extérieurs à l'activité d'apprentissage réalisés dans le but de rendre attrayante l'inscription d'une clientèle étrangère à l'activité de l'acquisition de connaissance. Il devient essentiel d'insister sur le fait que cette rivalité et cette démultiplication de personnel et de

ressources constituent une perte, en même temps qu'elles ont engendré une présence indue de l'esprit de commerce dans les lieux d'apprentissage. Tout cela peut être considéré comme de l'ordre des choses ou comme naturel en temps de paix et de prospérité, où tout a alors un prix. Toutefois, sous la pression des exigences de la guerre et de l'inflation des prix et des coûts, ces façons de gérer les établissements d'enseignement sont devenues flagrantes alors qu'elles commencent à ressentir la pression pour trouver des fonds pour leurs activités habituelles. Les événements actuels offrent un moment propice à davantage de coordination et à un certain degré de collaboration, tel que nous l'avons décrit plus haut. Avec un tel plan, il deviendra possible pour les écoles concurrentes de se retirer de cette logique de rivalités et d'intrigues, afin de se dévouer entièrement à ce qu'elles ont toujours prétendu être leur objectif, soit : le savoir érudit. La pression requise par cette entreprise de collaboration leur permettrait de se concentrer sur ce qu'elles sont naturellement enclines à faire. S'ils appliquent effectivement ces mesures d'urgence, ces établissements d'enseignement seront alors aptes à fournir ce qu'ils doivent à leurs hôtes à venir, qu'ils soient locaux ou étrangers. De plus, elles pourront continuer leurs activités quotidiennes, lesquelles semblent actuellement dépassées par les événements. Une telle quantité de problèmes liés à l'érudition devrait raisonnablement donner lieu à la création de quelque chose qui ressemblerait à un bureau central servant de point commun de soutien et de coordination, mais aussi de foyer d'échange et de centre de diffusion pour les activités liées au savoir et à la compréhension mutuelle, ainsi qu'un refuge intellectuel pour tous les invités, les vagabonds et les voyageurs de la république du savoir érudit. Ce serait alors un centre impersonnel, impartial et commun à la république du savoir érudit, une maison ouverte, un lieu de séjour et de récupération qui traverserait les périodes d'inquiétude et de paralysie auxquelles la communauté du savoir est confrontée. Le fait de placer leurs ressources et leur bonne volonté au service du monde entier n'impliquerait aucun degré de désintéressement de la part des Américains. Ils ne serviraient alors que leurs propres fins en tant que partenaires d'une communauté motivée par la quête de savoir ; en effet, ils ne peuvent accroître à la fois leurs positions et garder ce qu'ils considèrent acquis qu'en concevant un partenariat avec d'autres, qui connaissent hélas, désormais, des jours bien sombres.

- 7 Soyons plus précis. Afin de démarrer concrètement une entreprise d'un tel type, il faudrait placer cette réorganisation sous les auspices d'une ou de plusieurs organisations centrales. Dès lors, le rétablissement de la communication tombée en désuétude durant cette période de guerre, le maintien et la continuité du travail et des registres de nombreuses sociétés savantes suspendus durant cette même période, la continuation de l'activité de documentation, de la dissémination du matériel et de l'information bibliographique dépendraient des hommes de savoir de tous les pays. Les détails de ce travail volumineux et complexe, même s'il se peut qu'il soit uniquement considéré comme une mesure d'urgence due à la conjoncture de la période de reconstruction, demandent toutefois une attention adéquate. En effet, la réalisation de toute cette entreprise nécessite modération, discernement et bonne volonté, de même qu'une bonne dépense de moyens. Nous espérons que les hommes de savoir américains seront fortement habités par cette modération et ce discernement (autrement, rien ne pourra se faire). De plus, il est notoire qu'ils disposent de tout le soutien et de la volonté considérable d'hommes prévenants en provenance de tous les pays. Nous savons également que les Américains possèdent les moyens matériels nécessaires à une telle entreprise. Peu importe le degré de sagesse, il apparaît clairement qu'il n'existe aucun

intérêt pour la communauté américaine de s'appauvrir en continuant la guerre, bien au contraire.

NOTES

1. NdT. : Lorsque Veblen parle d'*Industrial Arts* nous le traduisons par industrie ou technologie disponible. En effet, pour Veblen, ces arts industriels déterminent le caractère de la culture d'une société donnée, en particulier la société américaine du début du vingtième siècle.
2. NdT. : Pour Veblen, un schéma est un ensemble de configuration qui associent un milieu matériel, des agents humains et des habitudes de pensée.
3. NdT. : Les guillemets sont ceux de T.B.Veblen. Tous les guillemets qui suivent sont de Veblen.
4. NdT. : Veblen utilise ici le terme *Enlightenment* qui se traduit par lumières, tel le Siècle des lumières, mais Veblen semble pourtant l'utiliser ici dans une acception plus générale ;celle de l'absence d'ignorance.